

Jan BROKKEN

*Les Âmes baltes**Périple à travers l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie*

BROKKEN, Jan, *les Âmes baltes. Périple à travers l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie*. (2010). Traduit du néerlandais par Mireille Cohendy. Paris. Denoël. 2013. 383 pages.

Les quatorze chapitres du livre de Jan Brokken (1949-), nous transmettent ce que l'auteur a glané lors de voyages, effectués entre 1999 et 2010, dans les trois pays baltes entre lesquels il garde un équilibre, seule la Lituanie se voyant consacrer cinq chapitres, Königsberg, devenue Kaliningrad, exclave soviétique entre la Lituanie et la Pologne, jouissant d'un chapitre.

Le livre s'attache aux personnalités originaires des pays baltes et s'ouvre sur un hommage à Carl Robert Jakobson (1841-1880), le premier historien qui se soit élevé contre l'histoire officielle et qui ait réveillé la conscience estonienne afin que le peuple se libère de sept siècles d'oppression. Puis se succèdent écrivains dont évidemment Romain Gary (1914-1980), né Roman Kacew à Vilnius, mais aussi l'Estonien, Jaan Kross (1920-2007) ; plasticiens tels le sculpteur cubiste Lipchitz (1891-1973), Čiurlionis (1875-1911) ou encore Mark Rothko (1903-1970, auquel il consacre le dernier chapitre et dont il souligne l'absence de modestie (p. 362) ; le cinéaste Eisenstein (1898-1948) a droit à un long chapitre, de même que la philosophe, Hannah Arendt (1906-1975). Mais ce sont les musiciens qui sont les plus nombreux : Ester Mägi (1922-2021) compositrice inspirée par le folklore letton et amatrice des chorales baltes, les *dainas*, Landsbergis (1932-) musicologue et premier président du Parlement lituanien, Gideon Kremer (1947-), violoniste et chef d'orchestre letton, et surtout Arvo Pärt (1934-), le pionnier de la musique minimaliste, très connu pour ses musiques de films – Godard, Carax, Ozon, entre autres, firent appel à lui. Cette place de la musique s'explique très bien par la dépossession des Baltes vivant sous domination, donc prudents en paroles, la musique leur permettant d'exprimer sans risque leurs sentiments et leurs opinions les plus subversives. Jan Brokken, à la faveur de ces développements sur les natifs, évoque d'autres personnages réputés, dont les parents ou grands-parents étaient eux originaires de ces pays (Dylan, Simon et Garfunkel, etc.). Sortant un peu de la catégorie « artiste », l'auteur parle des « baronnes baltes », de la famille Wrangel, ou encore de l'imprimeur, éditeur et libraire, Jānis Roze (1878-1942). Il donne aussi une petite place à ses innombrables informateurs, guides ou même à une jeune fille rencontrée dans un train. Ce catalogue des hommes et femmes célèbres est étroitement limité au monde de l'art et à ceux qui en approchent, l'auteur ne manifestant guère d'intérêt pour tout autre type d'héritage. Les « indigènes » sont relativement peu représentés, comparativement aux Baltes d'origine germanique, russe ou juive. Le livre nous permet de mesurer combien ces pays furent, à partir de la fin du XIX^e siècle, un vivier pour la culture.

Citations

« La fierté n'a aucun rapport avec le nationalisme, le chauvinisme ou l'esprit de clocher. Être fier de son pays, c'est croire en tout ce qui fait sa différence et son unicité. C'est aimer sa langue, sa culture, ses acquis, tout ce qui confère à un peuple son originalité. » p. 18-19

« L'âge ici a plus d'importance qu'à l'Ouest, car il indique sous quel régime on a grandi. » p.20

« Je suis de 1949. J'ai grandi avec le KGB. Dès qu'on me pose une question, automatiquement une alarme se déclenche dans ma tête. Certaines habitudes ne se perdent pas. (...) Les Estoniens vivaient dans la peur. Pour cette génération, elle est toujours là. La peur, la peur, la peur en permanence.» p. 330 Ilja Sundelevitsch, guide, à l'auteur.

« Dans le bloc d'ambre que forment les pays baltes, Königsberg et Riga étaient la partie occidentale, la face germanique, Tallinn et Tartu, la partie nord, scandinave, tandis que Daugavpils et Vilnius représentaient la partie est, russe. L'histoire allait fracasser ce bloc, le réduire à l'état de gravats, faisant finalement de Königsberg une ville russe, mais à l'époque d'Hannah Arendt c'était encore une ville prussienne sous forte influence balte et russe.» p. 223-224